

*Le héros*.—Assommer le président avec ce que vous tenez là à la main.

*Le sauvage*.—Comment faire ?

*Le héros*.—Je vais monter sur la table, protester contre l'assemblée ; et cela créera du tumulte, de sorte que vous pourrez profiter de cela pour livrer le combat. Une fois le président assommé, les autres auront peur et s'enfuiront. Nous pourrions alors faire l'assemblée à notre tour, comme cela a été entendu d'avance.

*Le sauvage*.—C'est bien ; quel sera le signal ?

*Le héros*.—Un coup de pied. (Aux habitants). Allons, vous autres, ne vous éparpillez pas comme ça ; vous avez l'air d'une bande de dindes. Serrez-vous près de la table tout contre moi.

*Un habitant* (murmurant).—Tiens ! il y a un moment j'avions l'air d'une bande de moutons, à c't'heure nous v'là changés en dindons. Moi, j'm'en vas. Toi, t'en viens-tu, p'tit Louis ?

*Petit Louis*.—Non, j'suis curieux de voir comment tout ça va se passer ; mais j'm'en vas de l'autre bord avec ceux qu'ont passé les résolutions ; ils ont raison au moins, et toi, Guillaume, t'en viens-tu ?

*Guillaume*.—Oui, y a pas tant de manigance, et pis c'est t'honteux pour notre membre de faire du train comme ça au lieu de proposer tranquillement des résolutions à l'encontre de ceusses des autres. Ça ne me plaît pas ; je m'en vas de l'autre côté, et toi, Jacqueau, t'en viens-tu ?

*Jacqueau*.—Eh ben ! moi aussi, je cré. . .

*Le gros, le pacifique* (parlant à la fois).—Eh ! eh ! où diable allez-vous, vous autres ? vous vous trompez ; ce n'est pas de ce bord-là qu'il faut se tenir.

*Jacqueau et Guillaume*.—J'vous demandons excuse, mes p'tits, m'sieux, j'allons du bon bord, s'il vous plaît.

*Le gros* court dire au héros :—Ah ! ça, tous nos gens nous abandonnent ; nous ferions bien d'aller tenir une assemblée ailleurs. Nous y ferons ce qu'il nous plaira tandis qu'ici. . .

*Le héros* n'écoute point ce conseil, le plus sage qui lui ait été donné dans cette journée. Il saute sur la table et essaie de parler pour protester contre les procédés de l'assemblée ; mais sa voix est couverte par les cris de réprobation contre sa conduite. Il veut persister ; mais un jeune homme de l'endroit lui crie de s'arrêter ou qu'il va le descendre, et comme il se préparait à exécuter sa menace, *le héros* lui donna un coup de pied. Le sauvage allié, reconnaissant le signal convenu, s'avance pour frapper le président comme on le lui avait recommandé. C'est alors qu'une mêlée épouvantable s'engagea entre les deux partis. Les amis des sauvages tirèrent de dessous leurs vêtements les armes qu'ils y avaient cachées, et se mirent à frapper les électeurs qui avaient approuvé les résolutions. Ceux-ci, à défaut d'armes, arrachèrent en un clin-d'œil les pieux de la palissade du jardin ; de la défensive ils ne tardèrent pas à passer à l'offensive. Après quelques minutes d'un combat acharné où l'on vit des vieillards à cheveux blancs prendre part avec une vigueur toute juvénile, les électeurs parvinrent à balayer du champ de bataille qui leur resta tous les partisans du héros qui eût peut-être reçu de fort sérieux horions sans un accident et le bon mot d'un de ses adversaires qui lui permirent de s'échapper sans qu'on ait su d'abord ce qu'il était devenu. Il faut avoir vu cette scène pour s'en faire une idée. Pendant qu'elle se passait, le reste des habitants encore amis du héros, à l'exception de deux ou trois qui s'enfuirent, passèrent du côté de ses adversaires. Les sauvages alliés, pour s'échapper, gravirent les rochers comme de véritables chevrüils, et les chefs amis de la paix disparurent comme par enchantement, les uns dans les granges, les autres dans les caves, enfin il en est qu'on ne revit plus ; tandis que d'autres plus braves revinrent peu à peu pour savoir ce qu'était devenu leur héros dont ils ignoraient le sort, et qu'on ne connaîtra qu'en lisant la scène suivante.